



Parmi
Lucioles

Edith Beale au Reno Sweeney



REVUE DE PRESSE

CONTACTS

AURÉLIA MARIN Développement de projet | aurelia.marin@mailo.com

ODILE MASSART Administration | theatredeslucioles@wanadoo.fr

PARMI LES LUCIOLES *Les gens déraisonnables* 10, Square de Nimègue Bis 35200 Rennes +33 (0)6 49 29 47 25

« Edith Beale au Reno Sweeney » de Pierre Maillet – rencontre cabarétique avec une icône

Le Théâtre des Cordes du CDN de Caen est métamorphosé en cabaret par Pierre Maillet pour la présentation de sa dernière création, *Edith Beale au Reno Sweeney*. Le titre de ce spectacle paraît sans doute sibyllin à la majorité du public, qui se fie à l'artiste et à son équipe, fidèles de la maison, et se laisse ainsi embarquer dans une aventure pleine de surprises et de découvertes. Ce cabaret à première vue léger et déluré se révèle d'une profondeur dramaturgique réjouissante, en grande partie grâce à la performance magistrale de Frédérique Loliée qui institue de manière définitive Edith Beale en icône.



La salle du Théâtre des Cordes est méconnaissable : au bout du couloir qui y mène, un bar à participation libre qui propose bière et vin, et au-devant de la scène, des tables rondes entourées de chaises. Plus encore, les murs de la scène, mais aussi de la salle, jusqu'au dernier rang des gradins, ont été drapés d'un tissu ondulé et scintillant. Tout en étrançant le lieu, ces rideaux créent un effet enveloppant. Tout au long du spectacle, leur brillance qui ne cesse de chatoyer sous l'effet des lumières colorées, de donner à l'espace quantité de teintes différentes, sera l'objet de contemplation.

Mais le regard est d'abord détourné de ce spectacle silencieux par les artistes présents sur l'estrade à plusieurs niveaux installée sur scène. Quatre cowboys aux chapeaux lumineux nous convoquent avec leur basse, leur batterie, leur tambourin et leur piano, et des airs plus ou moins connus de country qu'ils interprètent à tour de rôle en nous invitant à les accompagner en battant des mains. À plusieurs reprises, le boys band répète « cabaret ! cabaret ! » pour nous faire adopter les codes du genre choisi, nous faire sortir de notre posture spectatrice silencieuse et nous inviter à participer.

Les artistes aux voix parfois envoûtantes se présentent à tour de rôle avant d'introduire Pierre Maillet, qui jusque-là déambulait dans le public en sirotant un verre, quasi nu, simplement attifé de plumes et de paillettes. Après avoir à son tour interprété un morceau et enchaîné quelques courtes blagues, il annonce l'arrivée d'une femme hors normes : une artiste, chanteuse, cousine de Jackie Kennedy, dont le style vestimentaire inimitable a inspiré des créateurs de mode et la vie, tout aussi singulière, un film « mal connu en France », *Grey Gardens*, une comédie musicale et une série HBO. Cette femme est l'Edith Beale du titre, que Maillet présente en outre dans le programme de salle comme une icône pop et queer.



C'est alors que Frédérique Loliée fait son entrée sur scène. Elle chante à son tour, sans grande virtuosité, et adopte les codes du genre : contact entretenu avec le public, références à notre époque et à la ville où l'on se trouve, jeu avec les accidents potentiels ou réels de la représentation. Mais c'est sur ce mode que l'actrice nous invite paradoxalement à entrer dans la fiction en nous demandant de fermer les yeux et d'imaginer un manoir sur la côte Atlantique, à East Hampton, manoir aux innombrables pièces et peuplé d'animaux (des chats, des rats, des rats laveurs et des oiseaux). Cette aristocrate de 56 ans vit là avec sa mère de 79 ans, qui s'appelle elle aussi Edith Beale. Pierre Maillet revient ainsi travesti en femme âgée qui s'exhale de la vue de sa maison sur la mer aux couleurs chaque jour nouvelles.



Des données narratives se mettent ainsi progressivement en place, sans que se perdent les codes du cabaret : Frédérique Loliée est partout à la fois, sur scène comme en salle, elle ne cesse de nous interpeller et change de tenue à chaque instant sans quitter son turban – dont la mère explique l'usage en racontant que sa fille s'est « calciné les bulbes ». L'actrice demande ainsi avec insistance si une personne du public à Ouest France, afin de raconter que la mère et la fille sont dans le journal, car les autorités sanitaires d'East Hampton ont dénoncé l'état de délabrement de la maison dans laquelle elles vivent.

Le duo convoque ensuite les fils de la famille, qui entrent à leur tour par l'ouverture du rideau de fond. Ils sont interprétés par l'un des cowboys, qu'il convient d'applaudir à la fin nous disent-elles, car personne ne voulait jouer ces rôles d'avocats rébarbatifs qui captent tout l'amour maternel mais tentent de régler de vieux comptes avec leur mère extravagante. Arriveront ensuite de la même manière Jackie Kennedy, un amant du passé ou un prêtre – autant de personnalités qui posent un regard extérieur sur la décadence dans laquelle les deux femmes s'épanouissent.

L'air de rien, entre deux chansons, deux numéros improvisés ou deux apparitions, on se trouve progressivement immergés dans le manoir d'East Hampton dont le désordre contamine la scène, et plus encore dans la relation tout entremêlée de la mère et de la fille, rythmée par leurs inlassables et tendres altercations. Alors que la forme du cabaret semblait congélifier toute forme de fiction et de narration, elle y propulse ici de manière totalement imprévisible. Cette alchimie est expliquée dans le programme de salle, lorsque Pierre Maillet annonce une « adaptation cabarétique » d'une œuvre de Sara Stridsberg, maîtresse dans la création de personnages féminins puissants et complexes : *L'Art de la chute*.



Dans cette pièce, l'écrivaine suédoise relate effectivement la vie des deux Edith Beale dans leur maison en ruines envahie par les animaux, leur déchéance spectaculaire et la manière dont elles ont fait de leur marginalité une fierté, les sentiments contradictoires qui les unissent très fortement l'une à l'autre au travers de leurs querelles quotidiennes, ou leurs rapports avec Jackie Kennedy qui apparaît comme l'envers exact de la fille. Cette matière confère au cabaret une densité fascinante. Si cette forme est un instant reléguée au second plan, quand la fille reproche à la mère de l'avoir obligée à revenir de New York où elle était sur le point de réussir sa vie, convoquant une gravité et une émotion jusque-là imprévisibles, le cabaret est loin de n'être qu'un prétexte pour monter cette pièce, de même que cette pièce n'est pas un prétexte pour proposer un cabaret.



La rencontre convaincante de ce texte et de cette forme artistique est rendue possible par le grand jeu de jambes des artistes – Frédérique Loliée au premier chef. Sans jamais quitter le présent de la représentation, ses imprévus et ses accidents qui la rendent aussi comique que belle dans sa fragilité, l'actrice construit son personnage et le rend familier dans ses excentricités, sa vulnérabilité, sa créativité. Elle est constamment Edith Beale, quand elle recherche un mari Balance dans le public et lit à quelques spectateurs les caractéristiques de plusieurs autres signes astrologiques en les commentant, ou quand elle évoque avec mélancolie une critique assassine du spectacle.

Pierre Maillet et son équipe réussissent ainsi avec Sara Stridsberg le tour de force de créer la version théâtrale d'une icône mal connue – paradoxe s'il en est. À l'issue du spectacle, un rapport intime s'est construit avec Edith Beale, sans même avoir encore découvert les œuvres qu'elle a déjà inspirées. Et ce rapport est établi par un genre théâtral qui peine à imposer sa pleine légitimité : une forme marginale pour une personnalité marginale. Cette équation presque magique transforme la décadence en art de vivre, élabore un éloge brillant de la marge, et permet la création d'une œuvre évidente de puissance, de drôlerie et de sensibilité.

Le 8 novembre 2025

Les deux Édith pour le meilleur... et pour le rire !

La comédie de Colmar propose jusqu'à samedi soir 8 novembre *Édith Beale au Reno Sweeney*, un spectacle musical rafraîchissant et décalé, d'après la pièce de Sara Stridsberg, *L'art de la chute*, inspirée de l'étonnante histoire d'Édith Bouvier Beale et de sa fille aînée Édith, mise en lumière en 1975 par le documentaire *Grey Gardens* d'Albert et David Maysles.

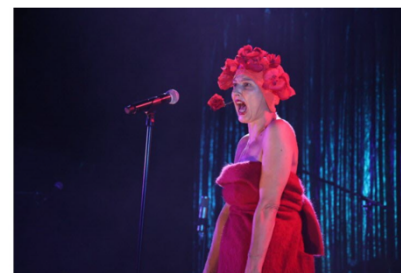
La petite salle sous les combles de la Comédie de Colmar est transformée en cabaret. Des petites tables rondes, des chaises face à la scène et des musiciens habillés en cow-boy accueillent le public en reprenant des standards du folk américain. Peut-être le Reno Sweeney un club mythique de Greenwich Village dans les années 70. Un vieux travesti décati, vêtu d'un cache-sexe protubérant brodé de fausses fleurs, d'un chapeau assorti et d'un soutien-gorge aux deux boules de fourrure rose, déambule dans la salle, un verre à la main et trinque avec les clients attablés.

Un chanteur interprète *L'Amérique* de Joe Dassin. Avec l'enthousiasme du désespoir, le travesti profère des blagues vaseuses, dans une ambiance fin de règne, de ceux qui s'accrochent aux dernières illusions d'un rêve américain de pacotille.

Edith, mannequin, chanteuse, danseuse n'a pas réussi à percer à Broadway. Elle retourne vivre chez sa mère, Édith Bouvier Beale issue de la haute société. Tante et cousine de Jackie Bouvier Kennedy, elles vivent isolées du monde, dans le dénuement le plus complet mais aussi dans une totale liberté au milieu des chats, des ratons laveurs et des immondices qui encombrant les 28 pièces de « Grey Gardens », leur imposante demeure en ruines. On est en 1972, la mère a 77 ans et la fille, 56. Elles se chamaillent, s'adorent, se détestent.

Entre la grâce de Marlène Dietrich et la folie de Brigitte Fontaine

Guillaume Bosson, Luca Fiorello, Thomas Jubert et Thomas Nicolle, tour à tour musiciens, chanteurs et comédiens donnent la réplique à Pierre Maillet, qui joue la mère et signe la mise en scène, et à Frédérique Loliée qui incarne la fille, entre la grâce de Marlène Dietrich et la folie de Brigitte Fontaine avec une énergie démente et une spontanéité presque enfantine. L'adaptation de Pierre Maillet transcende la situation tragique des deux femmes, entre fantasmes et souvenirs, invoquant les personnages qui ont émaillé leurs vies. Entre l'absurde et le burlesque, avec une générosité débordante, empreinte de l'humanité qui autorise de rire sans se moquer, on ressort de ce spectacle avec une pêche incroyable.



Jiée campe une Édith Beale irrésistible. Photo Hervé Kielwasser

Le Club de Mediapart

Par Heitor O'Dwyer de Macedo

Le 30 novembre 2025

Frédérique Loliée et Pierre Maillet : la contre-culture, l'espérance dans sa nervure

EDITH BEALE AU RENO SWEENEY, mise-en-scène de Pierre Maillet, d'après la pièce Sara Stridsberg, *L'Art de la chute*. Avec Frédérique Loliée. Dans ces temps de misère, un exercice du théâtre comme bonheur, humour et joie de la pensée.

Edith Bouvier Beale et sa fille Little Eddie, issues de la haute société américaine et ruinées, tante et cousine de Jackie Kennedy, vivent dans un immense manoir délabré à East Hampton, une station balnéaire fréquentée par les riches newyorkais. Les frères Maysles feront sur elles un documentaire qui les transformera en icônes de la culture pop. Sara Stridsberg, partant du documentaire, propose une fiction sur leurs vies. Pierre Maillet, metteur-en-scène, invite Frédérique Loliée pour donner avec lui une version théâtrale de la pièce de Sara Stridsberg, *L'Art de la chute*. Pour cela, ils transposent l'action au Cabaret Reno Sweeney, où Edith Beale a donné un spectacle après la mort de sa mère.

Après des représentations à Colmar et Bienne et avant celles du printemps prochain à Caen, Redon et Paris, leur travail a été présenté au Quai d'Angers où je l'ai vu.

Le tempérament est une chose très difficile à représenter. Au cinéma, au théâtre, en littérature. Dans la vie aussi. On le confond souvent avec le caractère, quand il est la température de l'âme. Les acteurs et actrices de génie arrivent à transmettre le tempérament d'un personnage, sa sensibilité, son mode de présence au monde. Frédérique Loliée, cette grande dame du théâtre européen, est ici époustouflante de vérité, fidèle à l'histoire d'Edith présentée par le documentaire et la pièce de Sara Stridsberg, ici honorée par Pierre Maillet.

Le choix de Pierre Maillet de situer l'action dans un Cabaret confirme, encore une fois, son immense talent, sa prise de position radicale sur une mise-en-scène comme mise-en-sens du monde où nous vivons, et sa filiation brechtienne : le théâtre doit amener le public, par la joie du jeu, au plaisir de la pensée.

Le choix « Cabaret » de la mise-en-scène est à la fois un praticable qui permet de situer historiquement la vie d'Edith Beale, *le Cabaret Reno Sweeney* qui fut un lieu mythique à New York dans les années 70-80 et, en même temps, il permet de présenter toutes les facettes de la femme hors-normes qu'a été Edith, facettes que la puissance d'interprétation de Frédérique Loliée nous fait découvrir : femme énergique, intense, fragile, drôle, désespérée, touchante, aimable et aimée, folle, enthousiasmante – la pure splendeur du travail de l'acteur.

Le choix « Cabaret », sur fond de musique country et succès d'époque, rend plus fluide les passages d'un registre à l'autre du réel, loin d'une psychologie de comptoir ou d'une logique bien-élevée. Pour Pierre Maillet, ce qui compte ce sont les pulsations, la multi-dimensionnalité de la vie d'Édith Beale, ses humeurs et ses passions, à la fois éphémères et constantes, que le texte de Sara Stridsberg, merveilleusement traité par Pierre Maillet, invite à respecter. Le bonheur du théâtre.

Du point de vue politique, le spectacle du duo Frédérique Loliée et Pierre Maillet, est un plaidoyer pour le courage nécessaire pour créer des vies et des communautés humaines alternatives dans un monde qu'on veut nous vendre comme « le meilleur des mondes », d'où serait bannie l'angoisse, sœur jumelle du désir, monde sans surprises ou inconnu, monde sans enfance, monde saturé de plaisirs et de certitudes gérées par les algorithmes.

Le 5 novembre 2025

Pierre Maillet met en scène « Edith Beale au Reno Sweeney » d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg

Inspirée de l'histoire vraie de deux Américaines excentriques vivant en marge de la société dans un gigantesque manoir délabré, la nouvelle création de Pierre Maillet nous transporte au Reno Sweeney, lieu mythique des nuits new-yorkaises des années 70. Chansons, paillettes, transformisme... bienvenue au cabaret !

En 1975, un documentaire des frères Maysles met en lumière Edith Bouvier Beale et sa fille Edith. Issues de la haute société, tante et cousine de Jackie Kennedy, les deux femmes vivent dans un manoir de vingt-huit pièces qui tombe en ruines. Leur misère extrême, elles la transforment en œuvre d'art, laissant souffler sur leurs existences un incroyable vent de liberté. Les cinéastes filment leur quotidien, un spectacle permanent, où elles chantent et dansent, s'adorent et se détestent. Les Beale mère et fille sont devenues, après la sortie du documentaire, de véritables icônes de la culture pop aux États-Unis. La pièce L'Art de la chute, de Sara Stridsberg, est une version fantasmée de leur histoire. Pierre Maillet en propose une adaptation entrecoupée de chansons et transpose le récit dans le cocon du Reno Sweeney, où Little Edith a donné un spectacle après la mort de sa mère. Le public, installé autour de guéridons, fait connaissance avec ces figures étranges et magnifiques, qui convoquent les fantômes de leur passé et se métamorphosent à vue. Du répertoire des Années folles jusqu'aux airs country, piano, guitare électrique et batterie accompagnent ce spectacle de cabaret théâtral, fascinant et follement généreux.